

« Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre »

—— Sur les allusions religieuses dans *Le Médecin malgré lui* de Molière ——

Odile DUSSUD

Commentant l'analogie entre la médecine et les questions philosophiques et religieuses que postule le chercheur John Cairncross dans les pièces de Molière postérieures à 1665 et, notamment, après la victoire du *Tartuffe*⁽¹⁾, Laurent Thirouin se félicite qu'elle invite à porter une attention idéologique sur les pièces à sujet médical, malgré le genre mineur auquel elles appartiennent toutes. Il reconnaît cependant que « le vrai bénéficiaire de [ce] présupposé méthodologique est essentiellement le *Malade imaginaire*.⁽²⁾ » Dans une lecture remarquable de précision et de perspicacité, il démontre ensuite le fonctionnement allégorique de cette comédie-ballet où « la prétendue mise en cause de la médecine est en fait conçue pour exprimer des doutes et des convictions d'ordre religieux », par l'assimilation des prêtres et des dévots, sincères ou hypocrites, aux médecins, profiteurs ou de bonne foi – même exigence d'obéissance, même manipulation langagière, même exploitation de la faiblesse des hommes et de leur amour de la vie – et, plus grave, par l'analogie posée entre la médecine et la foi chrétienne – même croyance en un besoin imaginaire de secours extérieurs pour restaurer une nature prétendument malade ou corrompue, quand, selon Beralde-Molière, chaque homme possède les principes de sa vie et une nature fondamentalement saine et capable de se rétablir -. Il conclut sur le développement de l'attaque depuis le *Tartuffe* : « Avec le *Malade imaginaire*, ce n'est plus un usage blâmable de la religion qui est dénoncé, mais la religion elle-même qui est dénoncée comme abus ».

Or une des petites pièces à sujet médical, le *Médecin malgré lui*, composée en 1666, juste après le *Misanthrope*, un an avant la nouvelle interdiction du *Tartuffe*, que Molière avait pourtant remanié et pourvu du nouveau titre d'*Imposteur*, contient plusieurs références évidentes aux évangiles et on y retrouve, nous le verrons, certains motifs du *Malade imaginaire* qui

(1) Laurent Thirouin, « L'impiété dans le *Malade imaginaire* », *Libertinage et philosophie au XVIIe siècle*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2000, pp.121-143. halshs-00098077v2, p. 121.

(2) Ibidem, p. 122.

dénoncent la religion sous couvert de moquer la médecine. Cette courte comédie farcesque vite écrite n'est-elle qu'une « bagatelle » comme la qualifie Molière lui-même⁽³⁾ ? Ou, profitant de la complexité particulière des feintes dont est tissée l'intrigue⁽⁴⁾, simulerait-elle la légèreté pour mieux insinuer les germes d'un discours religieux et philosophique par des procédés analogiques qui seront développés dans le *Malade imaginaire* ? À notre connaissance, aucune étude ne s'est attachée systématiquement à ces questions et c'est dans cette perspective que nous allons examiner sur cette pièce, suivant la piste indiquée par Laurent Thirouin.

Une comédie de la duplicité

Pour construire l'intrigue du *Médecin malgré lui*, Molière a repris en la modifiant celle de l'*Amour médecin*, une comédie-ballet que les spectateurs devaient avoir en tête puisqu'elle avait été jouée un an seulement auparavant : une fille, dont le père interdit le mariage qu'elle souhaite, feint une maladie subite qui déroute deux vrais médecins et dont seul un faux médecin, son amant déguisé, parvient à la débarrasser : cette ruse lui permet d'épouser celui qu'elle aime. Il a inclus cette intrigue, comme épisode central, dans l'histoire remaniée du *Vilain mire*, un fabliau qui raconte comment une femme noble et pauvre mariée à un paysan riche, évite par ruse les coups préventifs que son mari jaloux lui donne le matin avant d'aller travailler : elle prétend aux envoyés du Roi dont la fille est malade que son mari est un grand médecin qui n'exerce qu'un fois rossé ; reçu et battu à la Cour, le paysan réussit à guérir tous les malades qu'on lui présente et revient chez lui comblé de biens et d'honneurs, prêt à chérir sa femme jour et nuit, sans la battre.

La comédie ainsi construite regorge de ruses, de feintes et de dévoilements qui se succèdent à un rythme entraînant⁽⁵⁾ : elle s'ouvre par une dispute conjugale au cours de laquelle on apprend en passant que Martine, dont la correction langagière suggère une condition supé-

(3) Cf. Adrien-Thomas Perdou de Subligny, *La Muse de Cour dédiée à Monseigneur le Dauphin*, lettre du 26 août, p. 108 : « Molière, dit-on, ne l'appelle, / Qu'une petite Bagatelle ». [La Muse de Cour dédiée à Monseigneur le Dauphin | 1666-08-26 | Gallica \(bnf.fr\)](#). Les liens renvoyant aux périodiques des 17^e et 18^e siècles sont regroupés sur le précieux site [Liste des titres de périodiques | Le gazetier universel \(gazettes18e.fr\)](#).

(4) Patrick Dandrey montre, dans cette pièce, l'importance des renversements et revirements rythmés, la constance de la dualité et de la duplicité. Patrick Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière - Tome 1, Sganarelle et la médecine ou De la mélancolie érotique*, Klincksieck, 1998, pp. 167-168 et pp. 181-185. Nous désignerons par la suite ce volume par le seul nom de Dandrey.

(5) Dandrey, pp. 154-156.

rieure à celle de son mari fagotier, avait caché à Sganarelle la véritable raison de sa mésalliance avec lui, sa virginité perdue, qu'il a découverte seulement la nuit de ses noces. Sganarelle, qui mène une vie de paresse, de vin et de jeu, arrête les plaintes de sa femme en la battant, tout en prétendant que c'est elle qui réclame le bâton. Martine feint le pardon, tout en cherchant une vengeance qu'elle trouve en employant la même feinte que la femme du vilain auprès de deux serviteurs envoyés par un bourgeois à la recherche d'un médecin de dernier recours : Sganarelle est ainsi forcé à l'imposture médicale. Au deuxième acte, on le voit jouer le médecin dans la maison du bourgeois Gêronte, auprès de Lucinde, devenue subitement muette, et feindre de refuser l'argent offert pour sa consultation. Pour toucher le sein de Jacqueline, la belle nourrice qu'il désire, il prétexte son devoir de médecin et feint de féliciter Lucas, quand il découvre qu'elle est mariée avec lui, pour mieux dérober des baisers à sa femme. Quand il apprend de Léandre, l'amoureux de Lucinde, que la maladie de la jeune fille est feinte et sert à éviter le mari choisi par Gêronte, il feint d'abord l'indignation morale, immédiatement changée en promesse de service à la vue d'une bourse bien remplie. Après deux scènes de feinte, fausse surdité intellectuelle guérie par deux écus, fausse compassion à la Dom Juan lors d'une dernière tentative de séduction de Jacqueline, le troisième acte est consacré à une nouvelle grande feinte proche de celle de l'*Amour médecin*, avec Léandre en faux apothicaire. Lucile, guérie de sa feinte mutité par son entretien avec Léandre, se montre catégoriquement obstinée à désobéir à son père, qui ordonne son mariage pour le soir même. En présence de Gêronte, le faux apothicaire reçoit alors du faux médecin qui vient d'établir de cette obstination un faux diagnostic de « maladie d'esprit » guérissable, une fausse prescription conseillant en réalité la fuite et un mariage clandestin. Feintes félicitations de Sganarelle à Gêronte qui se vante de sa conduite sévère et prudente à l'égard de sa fille. Mais la fuite des amants et la complicité de Sganarelle sont dévoilées à Gêronte par le jaloux Lucas et Sganarelle paraît voué à la mort, quand les deux jeunes gens reviennent annoncer l'héritage reçu par Léandre et leur volonté de recevoir la permission de Gêronte pour se marier, permission vite accordée. Remarquons cependant que le dévoilement final n'est pas total : une feinte reste secrète. En effet, l'arrivée finale de Martine ne découvre pas la véritable condition de son mari, que seul connaît Léandre à qui Sganarelle s'était confié⁽⁶⁾. Sganarelle décide alors d'adopter définitivement l'identité d'habile médecin qui lui réussit si bien. Son statut social s'améliore comme celle du vilain mire,

(6) Elle réclame des nouvelles du « médecin » (« dites-moi un peu des nouvelles du médecin que je vous ai donné ») puis plaint « son mari », mais cette dernière qualité n'est pas contradictoire avec la profession de médecin.

mais la ruse féminine n'a pas autant de succès : Martine perd sa supériorité de classe sur son mari⁽⁷⁾.

Comme le montre Patrick Dandrey, ce jeu virtuose sur les masques, latents et patents, posés et enlevés⁽⁸⁾, s'augmente d'une duplicité croissante des dialogues et des situations, qui culmine au troisième acte : « l'ajout de l'intrigue amoureuse et de l'enlèvement de Lucinde ajoutant comme un troisième niveau au dédoublement [précédent] entre le référent savant [de la médecine] et la caricature par approximation plaisante⁽⁹⁾ ». Non seulement ce jeu étourdissant provoque le rire, mais, à mon sens, il habitue les spectateurs à trouver une autre réalité sous les signes apparents : il constitue à la fois l'indice d'un sens allégorique de la pièce et une préparation à le déchiffrer⁽¹⁰⁾.

Les jeux de mots par lesquels Sganarelle plaisante des remontrances de Martine inaugurent cette pratique du double sens qui se poursuit dans toute la pièce :

MARTINE.

[...] un débauché, un traître, qui me mange tout ce que j'ai ?

SGANARELLE.

Tu as menti, j'en bois une partie.

MARTINE.

Qui me vend, pièce à pièce, tout ce qui est dans le logis.

SGANARELLE.

C'est vivre de ménage. (I, 1)

Les deux scènes de galimatias, surtout, où sont malmenés latin et langage médical technique, fonctionnent comme des exercices de déchiffrement, au cours desquels, pour mieux rire de l'absurdité des proférations, les spectateurs doivent reconnaître le savoir médical ou la langue latine, sous les déplacements, les à peu près et les collages incohérents de termes techniques divers (astrologie, grammaire, religion). La première met en scène Sganarelle et Géronte :

(7) Ce retour de Martine ne nous semble pas aussi postiche qu'à Patrick Dandrey : il permet d'éclairer, le changement de Sganarelle, par contraste avec la stabilité de sa femme.

(8) Dandrey, pp. 183-184.

(9) Dandrey, p. 182.

(10) P. Dandrey évoque la « déformation du langage » et le « décalades signes », caractéristiques de la farce. (pp. 159-161).

SGANARELLE

[...] Je tiens que cet empêchement de l'action de sa langue est causé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres, savants, nous appelons humeurs peccantes, peccantes, c'est-à-dire... humeurs peccantes : d'autant que les vapeurs formées par les exhalaisons des influences qui s'élèvent dans la région des maladies, venant... pour ainsi dire... à... Entendez-vous le latin ?

GÉRONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se tenant avec étonnement.*

Vous n'entendez point le latin !

GÉRONTE.

Non.

SGANARELLE, *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo haec Musa la Muse, bonus, bona, bonum, Deus sanctus, est ne oratio latinas ? Etiam, oui, quare, pourquoi, quia substantivo, et adjectivum concordat in generi, numerum, et casus. (II, 4)

Une tradition raconte même que Molière-Sganarelle tombait en prononçant « casus », jouant avec son corps le double sens du mot : cas grammatical et chute⁽¹¹⁾.

Dans la deuxième, le paysan Thibaut décrit la maladie dont souffre sa femme en écorchant systématiquement les termes médicaux et sa tirade prend la forme de devinettes en forme d'approximations sonores dont la solution partielle est donnée ensuite par Sganarelle. Certains mots compréhensibles en eux-mêmes valent pour un autre et l'indice de cette duplicité est le grippement du sens.

THIBAUT.

Alle est malade d'hypocrisie, Monsieur.

SGANARELLE.

D'hypocrisie ?

(11) Molière, *Œuvres complètes*, édition de Georges Couton, Collection de la Pléiade, Gallimard, 1972, tome II, p. 1350. Outre les comiques erreurs de langue, on peut aussi remarquer le sens de la dernière phrase, selon laquelle un discours est en latin quand les adjectifs sont grammaticalement accordés aux noms, affirmation qui réduit tellement l'énoncé à sa forme qu'elle oblige à se poser la question du sens.

THIBAUT.

Oui, c'est-à-dire qu'elle est enflée partout [...]. Elle a, de deux jours l'un, la fièvre quoti-guenne, avec des lassitudes et des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans sa gorge des fleumes qui sont tout prêts à l'étouffer : et, parfois, il lui prend des syncoles, et des conversions, que je crayons qu'elle est passée. J'avons dans notre village, un apothi-caire, révérence parler, qui li a donné je ne sai combien d'histoires : et il m'en coûte plus d'eune douzaine de bons écus, en lavements, ne v's'en déplaie, en apostumes, qu'on li a fait prendre, en infections de jacinthe, et en portions cordales.

[...]

SGANARELLE.

Vous dites que votre mère est malade d'hydropisie, qu'elle est enflée par tout le corps, qu'elle a la fièvre, avec des douleurs dans les jambes : et qu'il lui prend parfois des syn-copes, et des convulsions, c'est-à-dire des évanouissements ? (III, 2. Nous soulignons.)

La structure de la pièce, qui reprend avec des variations une pièce récemment jouée, la duplicité étourdissante des masques et des feintes, ainsi que les approximations langagières à déchiffrer, tout cela incite le public à remarquer un autre sens qui transparait sous les signes, incite donc au plaisir d'une lecture allégorique burlesque.

Sganarelle en Christ de Carnaval

Dès le premier acte, sous la médecine pointe la religion. Les deux miracles racontés par Martine pour convaincre les envoyés de Géronte que son mari est « le plus merveilleux homme du monde pour les maladies désespérées » rappellent en effet ceux opérés par le Christ, d'une façon sans aucun doute très reconnaissable pour un public aussi familier avec le Nouveau Testament que l'était celui du XVIIe siècle.

Il y a six mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres médecins. On la tenait morte, il y avait déjà six heures : et l'on se disposait à l'ensevelir, lorsqu'on y fit venir de force l'homme dont nous parlons. Il lui mit, l'ayant vue, une petite goutte de je ne sais quoi dans la bouche : et dans le même instant, elle se leva de son lit, et se mit, aussitôt, à se pro-mener dans sa chambre, comme si de rien n'eût été.

Il n'y a pas trois semaines, encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher, en bas, et se brisa, sur le pavé, la tête, les bras et les jambes. On n'y eut pas plutôt amené notre homme, qu'il le frotta par tout le corps, d'un certain onguent qu'il sait faire ; et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette.⁽¹²⁾

Dans ces récits de guérisons « merveilleuses⁽¹³⁾ » effectuées au seuil de la mort, Molière a pastiché les récits évangéliques en en condensant certains traits narratifs caractéristiques, comme les nombreuses indications temporelles, les chiffres trois, six ou douze si fréquents dans les récits sacrés⁽¹⁴⁾, la soudaineté⁽¹⁵⁾ soulignée, notamment par la répétition de « aussitôt », qui reprend celle de « au même instant » dans la traduction de Sacy.

L'indication des médecins dans le premier miracle, l'âge de l'enfant donné dès l'abord dans le second et les actions quotidiennes des personnages guéris suggèrent que Molière s'inspire spécialement de Luc⁽¹⁶⁾ et condense la guérison de la femme frappée de perte de sang⁽¹⁷⁾ avec la résurrection de la fille de Jaïre⁽¹⁸⁾, miracle repris et varié dans celui du garçon accidenté dont l'âge est celui de la jeune fille ressuscitée. Mais, sans doute par prudence, Molière ne men-

(12) Acte I, scène 4.

(13) On peut noter que « merveilles », répété par Martine, est un des termes couramment employé pour désigner les actions divines. Il l'est plusieurs fois par Sacy, pour qualifier les miracles accomplis par le Christ ou ses apôtres.

(14) « Douze » et « trois » sont par exemple employés respectivement 15 et 24 fois dans l'évangile de Luc. Le chiffre six est évoqué 5 fois, entre autres au moment crucial de la crucifixion (Luc, XXIII, 44).

(15) « [la femme] s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange de son vêtement : **au même instant** sa perte de sang s'arrêta. » (Luc, VIII, 44) et « Jésus donc la prenant par la main, lui cria : Ma fille, levez-vous. Et son âme étant retournée dans son corps, elle se leva **à l'instant** ; et il commanda qu'on lui donnât à manger. » (Luc, VIII, 54-55).

(16) Luc, VIII, 41-56 : « une femme qui était malade d'une perte de sang depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien à se faire traiter par les médecins, sans qu'aucun d'eux eût pu la guérir » (Luc, VIII, 43). Marc aussi évoque les médecins, mais son récit est moins concret (V, 21-42). Chez Luc, l'âge de la jeune fille est indiqué dès son apparition dans le récit : « une fille unique, âgée d'environ douze ans, qui se mourait » (VIII, 42), et on lui donne à manger après sa résurrection (Luc, VIII, 55). Lise Michel et Claude Bourqui évoquent de manière un peu imprécise « de frappantes similitudes avec les deux guérisons opérées par le Christ, celle du paralytique de Capharnaüm et de la fille de Jaïre [...], toutes deux voisinant dans les évangiles, avec le récit de la guérison du muet. » en donnant plusieurs références, parmi lesquelles le passage de Luc dont nous parlons. (Molière, *Oeuvres complètes*. Nouvelle édition. T. 1. Édition publiée sous la direction de Georges Forestier [...], Bibliothèque de la Pléiade, 2010, p. 1478, note 15).

(17) « une femme qui était malade d'une perte de sang **depuis douze ans, et qui avait dépensé tout son bien à se faire traiter par les médecins, sans qu'aucun d'eux eût pu la guérir**, s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange de son vêtement » (Luc, VIII, 43-44)

(18) « quelqu'un vint dire au chef de synagogue : Votre fille est morte : ne donnez point davantage de peine au Maître. » (Luc, VIII, 49).

tionne pas explicitement la mort – « On la tenait pour morte », dit Martine de la femme abandonnée des médecins – : il évite ainsi de pasticher des résurrections tout en s'y référant malicieusement les deux fois. De même s'abstient-il de faire prononcer à Sganarelle le fameux « lève-toi » du Christ et de ses apôtres, tout en le suggérant par l'emploi répété de ce même verbe pour décrire les deux guérisons. Ainsi le Nouveau Testament est-il le sous-texte évident du passage, sans qu'on puisse formellement incriminer Molière d'intention blasphématoire. Assemblage virtuose des univers sacré et farcesque, le récit du miracle de l'enfant, surtout, plus concret, quotidien et invraisemblable à la fois – qu'allait-il faire en haut du clocher ? –, présente un merveilleux naïf, presque burlesque, avec l'énumération des parties cassées digne de celle de l'alouette de la chanson.

Les allusions au Christ se poursuivent au deuxième acte, plus rares mais bien présentes, notamment au début. « Vous ne le prendriez jamais, pour ce qu'il est » dit Martine en soulignant le contraste de l'apparence « extravagante » de Sganarelle avec « les merveilleux talents qu'il a eus du Ciel » et qu'il cache en lui. « [II] ne paraît pas ce qu'il est. » répète Valère en présentant Sganarelle à Géronte tandis que Lucas fait un décalque drolatique d'une phrase de Jean-Baptiste⁽¹⁹⁾ en déclarant dans son langage paysan : « Oh morguene, il faut tirer l'échelle après ceti-là : et tous les autres ne sont pas daignes de li déchausser ses souillees. » La parodie n'est pas toujours innocente. Au début de l'acte II, Valère paraphrase une expression courante des évangiles⁽²⁰⁾ : « Sa réputation s'est déjà répandue ici : et tout le monde vient à lui ». Au début de l'acte III, Sganarelle varie la formule quand il explique sa situation à Léandre, en employant les termes d' « erreur » et d' « endiable » comme pour une croyance hérétique : « Cependant, vous ne sauriez croire comment l'erreur s'est répandue : et de quelle façon, chacun est endiable à me croire habile homme. On me vient chercher de tous les côtés. ».

Dans le courant de la pièce, ça et là, des mots arrivent inopinément et maintiennent le fil noué entre médecine et religion : un « Sanctus Deus » apparaît au milieu des règles de grammaire latine, la langue hébraïque aux côtés du latin et du grec habituellement usités pour les termes médicaux et parmi les pataquès de Thibault, « hypocrisie », « conversion » et « sérieux » pourraient faire allusion à la cabale des dévots contre *Tartuffe* et à leur croisade dévote contre le théâtre ou les divertissements en général.

(19) « Jean dit devant tout le monde : Pour moi, je vous baptise dans l'eau ; mais il en viendra un autre plus puissant que moi, et je ne suis pas digne de dénouer le cordon de ses souliers. » (Luc, 3, 16).

(20) Par exemple « Cependant, comme sa réputation se répandait de plus en plus, les peuples venaient en foule pour l'entendre, et pour être guéris de leurs maladies. » (Luc, V,15).

Au troisième acte, l'allusion au Christ reparaît, très discrètement : dénoncé par Lucas pour avoir organisé le rapt de Lucinde, Sganarelle est menacé de pendaison⁽²¹⁾. La question que lui pose alors Martine : « Faut-il que tu te laisses mourir en présence de tant de gens ? », assez dépourvue de sens si elle s'adressait à un simple prisonnier incapable de rien faire, se comprend mieux si on en fait la parodie des appels moqueurs lancés au Christ mis en croix après la trahison de Judas, le sommant de prouver ses pouvoirs en évitant la mort : « Cependant le peuple se tenait là, et le regardait ; et les sénateurs, aussi bien que le peuple, se moquaient de lui, en disant : Il a sauvé les autres ; qu'il se sauve maintenant lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu⁽²²⁾ ».

De même que le Christ est l'incarnation d'un Dieu tout-puissant et secourable dans le corps d'un modeste charpentier, Martine, --- sous l'impulsion du Ciel, prétend-elle : « Ah ! Que le Ciel m'inspire une admirable invention pour me venger de mon pendard ! » --, dote ainsi d'une force médicinale son fagotier de mari, un coupeur de bois, certes⁽²³⁾, mais un épicurien bouffon, à la tenue désuète et bizarrement colorée, centré sur lui et vivant dans l'indifférence des lois, coutumes et devoirs de la société des hommes, qui devient ainsi une imitation burlesque du Sauveur, un Saint médecin -- un Christ de Carnaval. Mais, outre la satisfaction de la provocation des dévots, cette importance donnée au Christ guérisseur permet aussi à Molière de lier médecine et foi à travers l'image du Christ médecin des corps et des âmes rapportée par les récits sacrés, de façon que parler de l'une équivaudra à parler de l'autre. Par cette liaison, il peut travestir burlesquement certains rites chrétiens à travers la satire des remèdes et des pratiques médicales.

Travestissement burlesque du Saint Sacrement

En effet, au lieu d'arriver par simple contact ou parole comme se produisent souvent les

(21) Lucas dit : « votre fille s'en est enfuie avec son Liandre, c'était lui qui était l'apothicaire, et velà Monsieu le Médecin, qui a fait cette belle opération-là. » et persiste à donner à Sganarelle la responsabilité du mariage clandestin : « Il a fait enlever la fille de notre maître. ». Serait-ce un écho de la réplique du premier médecin à Oronte dans *Monsieur de Pourceaugnac* où le médecin se substitue au prêtre, comme le signale L. Thirouin (p. 5) ?

(22) « Cependant le peuple se tenait là, et le regardait ; et les sénateurs, aussi bien que le peuple, se moquaient de lui, en disant : Il a sauvé les autres ; qu'il se sauve maintenant lui-même, s'il est le Christ, l'élu de Dieu. Les soldats même lui insultaient, s'approchant de lui, et lui présentant du vinaigre, en lui disant : Si tu es le Roi des Juifs, sauve-toi toi-même. » (Luc, XXIII, 35-37).

(23) McKenna, p. 116.

guérisons opérées par le Christ, celles qu'invente Martine se font au moyen de substances mystérieuses, suggérant une préparation particulière : la « petite goutte de je ne sais quoi » que Sganarelle met dans la bouche de la femme et l'« onguent » dont il frotte partout le corps de l'enfant pourraient bien être une allusion aux derniers sacrements : à l'huile dont les prêtres oignent les malades en danger de mort, comme l'avaient fait les apôtres envoyés par le Christ : « ils oignaient d'huile plusieurs malades, et les guérissaient. »⁽²⁴⁾. Valère évoque l'« or potable » et la « médecine universelle »⁽²⁵⁾, mais cette hypothèse alchimique est peut-être une feinte de Molière, pour indiquer et masquer l'huile d'olive bénite – couleur or ? – dont le prêtre administrant l'extrême-onction frotte sept parties du corps du malade, les yeux, la lèvre inférieure, les deux mains et les deux pieds⁽²⁶⁾ : autant dire « partout ». Preuve de leur importance, en tout cas, les secours administrés au bord de la mort sont évoqués encore deux fois dans notre comédie, et repris dans *Le Malade imaginaire*, où, comme le montre Laurent Thirouin, ils assimilent les rôles du prêtre et médecin. La plaisanterie de Sganarelle à propos de Lucinde : « il ne faut pas qu'elle meure sans l'ordonnance du médecin » (II, 4) revient, inversée, dans la menace que profère Argan contre Molière, au nom des médecins « Quand il sera malade, je le laisserais mourir sans secours »⁽²⁷⁾. Quant à sa réplique un peu obscure à Géronte qui s'inquiète de voir étouffer sa fille sous l'effet du pain et du vin prescrits : « Ne vous mettez pas en peine : j'ai des remèdes qui se moquent de tout, et je l'attends à l'agonie. » (III, 5), elle s'éclaire grâce à cette phrase de Toinette : « Je voudrais [...] que vous fussiez désespéré, à l'agonie, pour vous montrer l'excellence de mes remèdes. »⁽²⁸⁾.

(24) Marc, VI, 13.

(25) En 1659, à Paris, chez Thomas Jolly, était paru la traduction par Du Teil du livre de Jean Rudolphe Glauber, *Traité de la medecine universelle, ou Le vray or potable. C'est-à-dire, une exacte description de la vraye medecine universelle, & de l'admirable vertu qu'elle exerce sur les vegetaux, animaux & minéraux* Glauber était un chimiste apothicaire bavarois, dont le médecin et philosophe Samuel Sorbière, ami et traducteur de Gassendi et proches des milieux libertins, avait admiré le nouveau laboratoire à Amsterdam, selon John T. Young, *Faith, Medical Alchemy and Natural Philosophy: Johann Moriaen, Reformed Intelligencer, and the Hartlib Circle* (Aldershot: 1998), p. 196, [Chapter Six: Universal Medicines: Johann Rudolph Glauber and his Reception in England \(Normalized Version\) \(archive.md\)](#). Il est possible que Molière ait au moins entendu parler de ce remède, dont l'inventeur n'était pas un alchimiste désireux de transmuter les métaux, mais un apothicaire et chimiste estimé pour certaines de ses inventions précédentes.

(26) Matthieu Beuvelet, *Instruction sur le Manuel par forme de demandes & réponses familières*. Pour servir à ceux qui dans les seminaires se preparent à l'administration des sacremens ... Septième édition, volume 1, G. Josse, 1669, pp. 245-254. [Instruction sur le Manuel par forme de demandes&réponses familières. Pour ... - Matthieu BEUVELET - Google Livres](#). Sur le viatique, voir pp. 217-234.

(27) *Le Malade imaginaire*, III, 3 ; L. Thirouin, p. 5.

(28) *Le Malade imaginaire*, III, 10 ; Laurent Thirouin, *ibid.*, p. 6.

L'épisode du « morceau de fromage » présente lui aussi, à mon sens, quoique plus discrètement, une version burlesque de l'hostie donnée au mort comme viatique. Pour soigner sa mère atteinte d'hydropisie, maladie quasi inguérissable à l'époque⁽²⁹⁾, Sganarelle prescrit à Perrin, en désespoir de cause, un simple bout de fromage qu'il lui tend, peut-être tiré de sa poche, peut-être un reste de repas. La vétusté du terme « fromage » par lequel il le désigne, ancre, à mon avis, encore davantage ce bout de fromage dans le quotidien provincial. D'où la déception de Perrin devant un remède si commun. Rectification immédiate de Sganarelle : il dit que ce « fromage » est préparé, qu'il recèle en lui des composants rares et précieux qui entrent dans la confection d'hyacinthe⁽³⁰⁾ et c'est alors que le terme vieilli prend l'aura de mystère indiquée par Patrick Dandrey :

PERRIN.

Du fromage, Monsieur ?

SGANARELLE.

Oui, c'est un fromage préparé, où il entre de l'or, du coral, et des perles, et quantité d'autres choses précieuses. (III, 2)

Perrin et son père repartent satisfaits et confiants, même si Sganarelle les avertit de la mort possible de la patiente. C'est leur attente et leur foi dans la médecine qui ont permis et provoqué, aux yeux de Thibault et de son fils, et par l'effet des paroles de Sganarelle, la métamorphose d'un simple fromage en un remède précieux. Or, par sa forme ronde⁽³¹⁾, par sa matière commune, autant que par sa substance invisible et préparée qui lui donne une mystérieuse efficacité, ce « morceau de fromage » pourrait bien figurer le pain consacré dont un morceau est offert aux malades en danger de mort comme une dernière communion. L'expression assez bizarre « quelque petite drôlerie pour la garir » par laquelle Thibault introduit sa demande – « plaisanterie, tour d'adresse. Les Charlatans amusent le peuple avec mille *drosleries* & plaisanteries. (Furetière) » – pourrait être alors, autant qu'un faux-sens paysan, une moquerie subreptice de Molière à l'égard des derniers remèdes de la médecine-religion.

(29) Comme en témoigne sa place, juste avant la mort, dans la liste de maladies dont Monsieur Purgon menace Argan. (*Le Malade imaginaire*, III, 5).

(30) Dandrey montre que les médicaments préparées de composants précieux étaient à la mode. Selon lui, le contraste avec la rusticité du fromage en fait la satire (Dandrey, pp. 213-214).

(31) Si l'on en juge par les premières illustrations du « Corbeau et du Renard ».

Dans la même veine, c'est l'eucharistie elle-même que pourrait travestir le remède prescrit à Lucinde. Pain et vin sont bien, comme le dit Sganarelle, la nourriture qu'on sert aux perroquets en cage pour leur apprendre à parler, ainsi que l'indique par exemple Furetière à la rubrique « Perroquet⁽³²⁾ », mais la raison qu'il donne de ce choix : « Parce qu'il y a dans le vin et le pain, mêlés ensemble, une vertu sympathique qui fait parler » pourrait aussi se comprendre, ainsi que le supposent Lise Michel et Claude Bourqui, comme « une allusion sacrilège à l'eucharistie, mystère analogue à "une vertu sympathique", qui fait parler les *parrochi* (« curés » en italien)⁽³³⁾ ». Assez ironiquement, c'est bien ce remède impromptu qui provoque la « guérison merveilleuse » de Lucinde, puisqu'enivrée par la quantité de vin ingurgitée, elle perd toute prudence et répond tout haut à une question de Léandre, inquiet sans doute de savoir si elle aura la force de résister à l'ordre paternel⁽³⁴⁾ : « Non, je ne suis point du tout capable de changer de sentiments. » pour ensuite répéter la même dénégation sous toutes les formes et à voix de plus en plus forte, comme un perroquet, sans écouter son père. Effet animalisant et purement naturel, burlesque et paradoxal, de cette boisson qui, consacrée par le prêtre au cours de la messe, se transsubstantie miraculeusement en sang du Christ et, absorbée avec le pain consacré, fait entrer tous les fidèles en communion avec le fils de Dieu. Ce jeu avec le Saint Sacrement serait d'autant moins étonnant que c'étaient les dévots de la Compagnie du même nom qui avaient causé tant d'ennuis à *Tartuffe*.

Croyants naïfs ou demi-savants et sage incroyante

Si, sous le masque de la médecine, miracles et mystères chrétiens sont ici l'objet de plaisanteries, ce n'est pas pour les moquer, mais plutôt pour examiner la croyance qu'ils suscitent : comment elle est propagée et fortifiée par les croyants eux-mêmes. Certes, la vérification des

(32) « Dans les cages on luy donne du pain trempé dans du vin, qu'on appelle de la soupe au perroquet. Quand il est instruit, il imite la parole des hommes & les cris de plusieurs animaux. »

(33) Molière, édition Forestier, op., cit., p. 1480, note 22. Je ne sais pas si ces éditeurs se réfèrent aux paroles par lesquelles le prêtre consacre le pain et le vin pendant la messe, ou à la grande quantité de traités et de controverses écrits sur le sujet. Les deux hypothèses conviendraient sans doute.

(34) Un peu comme Octave répond à celles de Hyacinthe, qui craint le pouvoir d'un père sur son enfant dans *Les Fourberies de Scapin* : « Non, belle Hyacinthe, il n'y a point de père qui puisse me contraindre à vous manquer de foi ». Par cette interprétation, je me permets de m'opposer à Patrick Dandrey, qui suppose (p. 184) que Léandre avertit Lucinde de la véritable condition de Sganarelle et qu'il lui faut arrêter sa ruse, ce qui me paraît rendre assez mal compte de la déclaration de la jeune fille. L'ivresse de Lucinde est mise en scène par la troupe KapoKonica, en 2013, dans la mise en scène de Mikael Faselo.

faits miraculeux était dans l'air du temps : le miracle de la Sainte Épine dont avait bénéficié la nièce de Pascal au couvent de Port-Royal en 1656 avait, par exemple, été l'objet de contestations et discussions provoquées par les Jésuites ennemis de la maison⁽³⁵⁾. Même un gazetier comme Loret louait la prudence des édiles de Carcassonne qui enquêtaient sur un miracle potentiel « Pour mieux vérifier la choze, / Afin qu'après rien on n'impoze / Contre la vérité du fait, / Comme souvent le monde fait.⁽³⁶⁾ » Mais, dans certains cas, la croyance était institutionnalisée et les miracles attendus, comme à l'automne 1665, lors de « La Translation du Corps de S. Ovide Martyr, en l'Eglise des Capucines de la rüe S. Honoré » relatée dans un numéro extraordinaire de la Gazette et marqué par le miracle du retour à la voix et au chant d'une nonne incapable de parler de façon audible.⁽³⁷⁾ Quand le témoin est digne de confiance, comme la dame qui avait assisté dans l'église de Notre-Dame de Troyes à la guérison miraculeuse d'un homme devenu boiteux par suite d'une jambe cassée et mal soignée, Loret est d'avis que l'incrédulité est la marque d'une absence de foi⁽³⁸⁾. En tout cas, on ne trouve aucune contestation des merveilles médicales dans *Le Médecin malgré lui* où les personnages croient immédiatement à ce qui est raconté. Pourtant, à la différence de Lise Michel et Claude Bourqui, je n'emploierai pas le terme dépréciatif de « crédulité » : en montrant que l'efficacité de la médecine ne repose pas sur la science du praticien, mais sur la capacité de ce dernier à persuader qu'il possède un savoir et une habileté spéciales, Molière me paraît ici s'attacher davantage à montrer, dans toute croyance, l'attrait des mystères et la variété des croyants plutôt qu'à dénoncer imposture et maladie de l'imagination, comme il le fera quelques années plus tard dans *Le Malade imaginaire*, selon la très convaincante démonstration de Laurent Thirouin⁽³⁹⁾.

En effet, tous les personnages ne réagissent pas identiquement devant le merveilleux ou devant les mystères de la médecine. Valère et Géronte prétendent savoir, comprendre et raisonner. Valère explique les guérisons par l'emploi de l'or potable et de la médecine universelle

(35) Sur les miracles, voir la remarquable mise au point de SHIOKAWA Tetsuya, *Pascal et les miracles*, Nizet, 1977, « Les problème des miracles au temps de Pascal », pp. 11-41 et son analyse du miracle de la Sainte Épine, pp. 76-116.

(36) *La Muze historique*, Lettre du 23 juillet 1664. *La Muze historique* - Jean Loret - Google Livres.

(37) Gazette No 116 *Gazette | 1665 | Gallica (bnf.fr)*, Extraordinaire du 11 octobre 1665, pp. 954-955. Ce miracle aurait-il inspiré à Molière le « miracle » de Lucinde ?

(38) *La Muze historique*, Lettre du 30 juin 1663 : « Une illustre Dame Charlotte, / Qui n'est aucunement bigote, / Dont l'esprit n'est point mensonger, / Qui ne croid jamais de léger, / Et n'est point pour la bagatelle. / M'a fait part de cette nouvelle ; / Et quiconque aura comme moy / Le céleste don de la Foy, / Croira ce Miracle, sans peine, / De la Puissance Souveraine ».

(39) L. Thirouin, pp. 11-14.

dont il ne connaît sans doute que le nom, et qui de toute façon n'enlève pas au fait son caractère quasi-miraculeux, dont il ne doute pas. Géronte prétend comprendre et réclame précisions et références⁽⁴⁰⁾ (II, 2) ou émet des objections avant de se soumettre aussitôt aux arguments les plus farfelus de Sganarelle⁽⁴¹⁾ (III, 4). Le décalage entre leur prétention de science et leur facilité à croire rend ces deux personnages ridicules. Lucas, en revanche, un paysan sans éducation, admire les miracles d'un simple « Ah !⁽⁴²⁾ » et, comme s'il craignait de déranger le merveilleux en changeant trop les mots, répète le miracle du garçon plus fidèlement que Valère ne le fait en racontant celui de la femme. En entendant le charabia de Sganarelle, il s'émerveille encore de ces mots mystérieux qui le dépassent, naïvement et sans retenue, dans un plaisir quasi esthétique, proche de celui que cause le sublime ou le sacré, à la différence de Géronte qui envie le savoir du médecin et de Jacqueline qui admire l'habileté de l'homme⁽⁴³⁾.

GÉRONTE.

Ah ! Que n'ai-je étudié ?

(40) SGANARELLE, en robe de médecin, avec un chapeau des plus pointus.

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GÉRONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oui.

GÉRONTE.

Dans quel chapitre, s'il vous plaît ?

SGANARELLE.

Dans son chapitre des chapeaux.

GÉRONTE.

Puisque Hippocrate le dit, il le faut faire. (II, 2)

(41) Par exemple

GÉRONTE.

On ne peut pas mieux raisonner, sans doute. Il n'y a qu'une seule chose qui m'a choqué. C'est l'endroit du foie et du cœur. Il me semble que vous les placez autrement qu'ils ne sont. Que le cœur est du côté gauche, et le foie du côté droit.

SGANARELLE.

Oui, cela était, autrefois, ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle.

GÉRONTE.

C'est ce que je ne savais pas : et je vous demande pardon de mon ignorance.

(42) Sganarelle, lui, s'exclame « Peste ! », « Diantre ! », sans dire sur quoi porte son étonnement, ses exploits ou le miracle lui-même.

(43) Il est difficile ici de savoir si elle admire les compétences linguistiques de Sganarelle ou son habileté à se tirer d'un mauvais pas.

JACQUELINE.

L'habile homme que velà !

LUCAS.

Oui, ça est si biau, que je n'y entends goutte. (II, 4)

Le comique de ce passage vient de l'écart entre l'admiration et l'objet sur laquelle elle porte, et aussi de la maladresse de l'expression, sans pourtant, à mon sens, que Lucas lui-même en paraisse ridicule. De la même façon, Thibault s'efforce de reproduire exactement les termes médicaux qu'il a entendus, comme si, là encore, ces mots incompréhensibles avaient pour lui une puissance intrinsèque, magique. Mais il me semble que le comique vient des jeux de Molière sur ces mots plus que du ridicule de vouloir les prononcer et de mal les restituer. Père et fils attendent des termes qu'ils ont l'habitude d'entendre et de révéler dans les prescriptions médicales, et ne sont satisfaits qu'après les avoir entendus. Ils croient et veulent continuer à croire à la puissance de la médecine et ce sont leur foi et leur désir qui en fixent et perpétuent la pratique, au point même que Thibault refuse pour sa nouveauté l'« invention » du vin amétille. Cette insistance sur le latin et les mots difficiles renforce dans la pièce la liaison entre médecine et religion. Cette consultation de Sganarelle par les deux paysans me paraît suggérer que ces deux institutions ne tiennent que par l'existence des croyants : qu'elles subsistent⁽⁴⁴⁾ parce qu'elles répondent, par leurs mystères, leurs pratiques singulières et leur langage spécifique, à des besoins de sublime, d'un monde stable⁽⁴⁵⁾ et contrôlé par des savants doués de compétences extraordinaires.

En fait, à part Sganarelle dont l'évolution est originale et compliquée, et que nous traitons à part, on pourrait répartir les personnages du *Médecin malgré lui* selon leur degré de foi en la médecine et d'obéissance aux prescriptions des médecins et, plus généralement, aux usages de la société, avec l'idée que l'analogie médecine / religion est toujours sous-jacente. La pensée de Pierre Charon peut nous aider à les caractériser selon ce critère de l'assentiment ou de la résistance aux croyances existantes : parmi les trois classes d'esprit qu'il dégage, il

(44) Cette question ouvre sur celle de la perpétuation de pratiques fondées sur la croyance, comme la médecine et la religion. Celle de la médecine, et donc implicitement celle de la religion, est comiquement évoquée comme un miracle dans *Le Malade imaginaire*. Laurent Thirouin montre que cela rejoint un argument apologetique, qui est utilisé par Argan pour se défendre contre les attaques de Beralde P. 9.

(45) Même si elle est sujette à des modes comme toute institutions humaines : à Géronte par exemple qui s'inquiète d'entendre que le foie est à gauche, Sganarelle répond « Oui, cela était, autrefois, ainsi ; mais nous avons changé tout cela, et nous faisons maintenant la médecine d'une méthode toute nouvelle. » (II, 4).

regroupe dans une même soumission aux autorités et aux coutumes les esprits faibles, « de basse et faible capacité », et « ceux qui sont de médiocre jugement, font profession de suffisance, science, habileté : mais qui ne sentent et ne jugent pas assez, s'arrêtent à ce que l'on tient communément et l'on leur baille du premier coup, sans davantage s'enquerir de la vérité et source des choses, voire pensent qu'il ne l'est pas permis (...)». Ils s'asservissent aux opinions et loix municipales du lieu ou ils se trouvent deslors qu'ils sont esclots, non seulement par observance et usage, ce que tous doivent faire, mais encores de cueur et d'ame⁽⁴⁶⁾ » Thibault, Perrin et Lucas, qui se plie à toute autorité et reproche à Jacqueline de ne pas respecter l'autorité d'un père sur sa fille correspondent assez bien à la première catégorie et représenteraient les fidèles naïfs. Valère, pédant, grand amateur des règles de la politesse et des belles phrases, Géronte, qui se pique de science et refuse de remettre en cause la coutume de marier richement les filles, et Martine, qui réclame à son mari l'obéissance aux usages et à la hiérarchie sociale, qui utilise la foi en la médecine comme instrument de vengeance rusée, appartiendraient à la seconde, de même que Lucinde et Léandre, qui, par passion amoureuse plus que par jugement, se servent de la médecine pour ruser et échapper aux ordres d'un père dont, loin de contester l'autorité, ils reviennent demander la permission de se marier, dès qu'ils sont sûrs de l'obtenir.

La classe la plus élevée est constituée d'hommes « du ressort de Socrates et Platon, modestes, sobres, retenus, considérant plus la vérité des choses que l'utilité », « doués d'un esprit vif et clair, d'un jugement fort, ferme et solide, qui ne se contentent d'un ouy dire, ne s'arrêtent aux opinions communes et receues. » et qui, alors même qu'ils respectent les usages, « sont soupçonnés et mal estimés des autres (...) et tenus pour fantasques et philosophes ». À mon sens, Sganarelle, certes plus Diogène que Platon, et Jacqueline correspondent assez bien à cette description, pour leur vivacité, leur lucidité et leur indépendance vis-à-vis des opinions reçues.

Jacqueline est la seule, en effet, à voir clair dans le conflit entre les volontés du père et de la fille : « la meilleure médecine que l'an pourrait bailler à votre fille, ce serait, selon moi, un biau et bon mari, pour qui elle eût de l'amiquié. » Elle résiste calmement à Géronte, évoque la

(46) Pierre Charron, *De la sagesse : trois livres*, nouv. éd., publ. avec des sommaires et des notes explicatives, historiques et philosophiques, par Amaury Duval, Paris, 1827, Tome 1, chapitre XLV, p. 334-335. Selon Anthony McKenna, *Molière un dramaturge libertin*, Champion classiques, 2005, la pensée de ce philosophe libertin était connue de Molière. Peut-être par prudence, Pierre Charron exclut la religion des coutumes à mettre en question, comme le montre la suite du passage : « : et pensent que ce que l'on croit en leur village, est la vraie touche de vérité (cecy ne s'entend de la vérité divine révélée, ny de religion), c'est la seule, ou bien la meilleure reigle de bien vivre. »

future richesse de Léandre et conseille de laisser Lucinde libre de sa volonté en argumentant avec vigueur : disciple d'Épicure sans le savoir, elle conteste la coutume de préférer le bien au plaisir⁽⁴⁷⁾ à l'aide de proverbes, balayant les objections par les faits en prenant l'exemple concret d'une de leurs connaissances communes.

Enfin, j'ai, toujours, oui dire, qu'en mariage, comme ailleurs, contentement passe richesse. Les bères et les mères ant cette maudite coutume de demander toujours, Qu'a-t-il et Qu'a-t-elle ? Et le compère Biarre a marié sa fille Simonette au gros Thomas, pour un quarquière de vaine qu'il avait davantage que le jeune Robin, où elle avait bouté son amiquier : et voilà que la pauvre créature en est devenue jaune comme un coing, et n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'est un bel exemple pour vous, Monsieur ; on n'a que son plaisir en ce monde : et j'aimerais mieux, bailler à ma fille, un bon mari qui li fût agréable, que toutes les rentes de la Biaisée.

Cette dernière tirade est si bien construite qu'elle surprend Geronde : « Peste ! Madame la Nourrice, comme vous dégoisez ! », et qu'en guise de réponse, il ne peut plus qu'employer son autorité de maître : « Taisez-vous, je vous prie », secondé par Lucas qui use de celle de mari et de coups heureusement appliqués à Geronde. Le contraste de l'habileté rhétorique de la nourrice avec son langage paysan donne encore plus de piquant à sa sagesse, mais son intervention est refusée à l'instar de celle de Monsieur Robert : « Mêlè-toi de donner à têter à ton enfant, sans tant faire la raisonneuse. Monsieur est le père de sa fille ; et il est bon et sage, pour voir ce qu'il li faut », lui intime Lucas.

Elle résiste parfaitement bien aussi aux avances de Sganarelle : revendiquant la maîtrise de sa propre conduite et sa capacité de jugement moral quand Lucas se fait menacer de fièvre pour être intervenu contre le médecin trop entreprenant, elle déclare à son mari : « Ôte-toi de là, aussi, est-ce que je ne sis pas assez grande pour me défendre moi-même, s'il me fait quelque chose, qui ne soit pas à faire ? » Plus tard, au troisième acte, on constate sa force morale, quand

(47) « on n'a que son plaisir en ce monde » : cf. « Nous asseurons donc que la Volupté est le commencement & la fin de bien vivre *Les six livres de Lucrece De la nature des choses. Traduits par Michel de Marolles [...]. Seconde édition. À Paris, chez Guillaume de Luyne, [...]. M. DC. LIX.* » III. Lettre d'Epicure touchant sa morale. Section VIII. Epicure à Menoécée, p. 380. Selon P. Dandrey, toute allusion à cette philosophie « constituait une sorte de profession tacite sinon de libertinage, du moins de liberté d'esprit peu embarrassée de dogmes. » (P. Dandrey, *La médecine et la maladie dans le théâtre de Molière. T. 2, Molière et la maladie imaginaire ou De la mélancolie hypocondrique*, Klincksieck, 2006, p. 688.

elle reconnaît et accepte sa condition d'épouse rudoyée, sans la masquer et sans se plaindre : « là où la chèvre est liée, il faut bien qu'elle y broute » et, juste après, sa sagesse réfléchie, quand, expliquant la raison de sa fidélité : « Il est bien vrai que si je n'avais, devant les yeux, que son intérêt, il pourrait m'obliger à quelque étrange chose⁽⁴⁸⁾ », elle se montre plus soucieuse de son propre intérêt que de vengeance, c'est-à-dire, à mon sens, soucieuse de ne pas se dégrader à son propre regard et à celui des autres en se laissant séduire pour punir son mari. Molière a ainsi fait de cette femme, de cette simple paysanne occupant une position subordonnée, un modèle de sagesse et de solidité, de santé physique et morale. La figure de la sage incroyance. Or c'est elle que Sganarelle converti en médecin essaie de convertir à se laisser traiter par la médecine.

Sganarelle converti par force

Sganarelle passe d'une position de converti par force à celle d'un convertisseur de force, avant une dernière transformation. Suivre l'évolution de ce personnage, c'est donc s'attacher à la question de la conversion et du consentement forcé, qui est au centre de notre pièce, comme l'indique le titre *Le Médecin malgré lui* et encore davantage le premier titre du *Médecin par force*, la question. D'où ces affrontements verbaux dont l'abondance et l'adaptation particulière à la dramaturgie de cette pièce est remarquée par P. Dandrey⁽⁴⁹⁾.

De même que la médecine vit parce que des malades cherchent les secours des médecins, la religion ne peut subsister que par la communauté des fidèles et donc en incitant le plus grand nombre possible à y participer. De fait, la conversion était une part importante de l'activité des catholiques convaincus de l'époque, guidés certes par l'objectif plus élevé d'assurer le salut à son prochain, et en particulier de la Compagnie du Saint Sacrement. Ces derniers considéraient comme un devoir de charité de persuader les incroyants, les tièdes, les déviants et les hérétiques de la nécessité des secours de la vraie religion, et ils tentaient de les convertir par la parole, par l'exemple ou par la violence : en 1660, la compagnie du saint sacrement avait été accusée de séquestrer illégalement des filles et des femmes, à des fins de conversion⁽⁵⁰⁾. Par

(48) La plupart des mises en scène, dont celle de Dario Fo à la Comédie Française, si excellente par ailleurs, montrent Jacqueline consentante et retenue seulement par l'intervention de Lucas, mais il me semble que c'est se laisser entraîner aux poncifs de la farce, sans voir combien Molière a travaillé ce personnage différemment.

(49) Dandrey, p. 181.

ailleurs, en 1665, les religieuses de Port-Royal récalcitrantes à signer le formulaire avaient été reléguées et emprisonnées dans leur abbaye des champs sur ordre de l'archevêque de Paris. Les intimidations à l'encontre des protestants avaient pris de l'ampleur depuis 1661. Les tentatives de conversion, surtout les conversions de force, était ainsi un problème d'actualité, tout particulièrement pour Molière sans doute, qui fréquentait les milieux libertins et que la conversion du prince de Conti avait tellement embarrassé.

De manière emblématique, la pièce s'ouvre sur un « non » catégorique et sur une confrontation entre deux personnalités, deux volontés, deux modes de vie opposés : Sganarelle refuse de changer de vie et de se soumettre à la « fantaisie » de Martine.

SGANARELLE.

Non, je te dis que je n'en veux rien faire : et que c'est à moi de parler et d'être le maître.

MARTINE.

Et je te dis, moi, que je veux que tu vives à ma fantaisie (I, 1)

L'intervention malheureuse de Monsieur Robert ajoute un autre motif que nous avons déjà évoqué et qui fait partie des reproches faits contre Tartuffe : l'ingérence indue dans la vie familiale. L'accord comique de Martine et Sganarelle brusquement unis dans la même volonté de ne pas se laisser imposer du dehors des règles de vie montre en effet combien la clôture de la vie privée a d'importance : « Je la veux battre, si je le veux : et ne la veux pas battre, si je ne le veux pas », déclare Sganarelle qui poursuit : « vous êtes un impertinent, de vous ingérer des affaires d'autrui ».

Or, la ruse de Martine l'oblige à quitter ce lieu autarcique et sa confortable existence de libre jouisseur, solitaire, libéré de toute règle et de toute croyance, qui passe son temps dans la forêt à chanter l'amour à sa bouteille, pour prendre de force un état radicalement opposé, celui d'un médecin(-prêtre), obligé de s'occuper de la santé d'autrui, de pénétrer dans l'intérieur des

(50) Cette compagnie, dont l'action souterraine et trop bien organisée avait fini par effrayer Mazarin et le Roi était affaiblie depuis 1661 et encore plus depuis la mort de la Reine mère en janvier 1666. Elle avait même été interdite de réunion, sans que ses membres ne soient inquiétés. A. Rébelliau suppose que, notamment par ses liens avec le prince de Conti, protecteur devenu ennemi du théâtre et membre de cette compagnie après sa conversion. Molière connaissait les activités de cette compagnie, avant même le scandale qui mit au jour la violence des procédés employés à Bordeaux, à Caen et sans doute ailleurs, comme les enlèvements et séquestrations de filles dans les couvents, à des fins de conversion. Cf. Alfred Rébelliau, « Deux ennemis de la Compagnie du Saint-Sacrement – Molière et Port-Royal » et « Le rôle politique et les survivances de la compagnie secrète du Saint-Sacrement », *Revue des Deux Mondes*, 5e période, tomes 53 et 54, 1909.

familles et de poser des questions indiscrètes. Martine fait en effet intervenir une volonté transcendante impossible à repousser parce qu'inscrite, prétend-elle, dans la nature même de son mari : le Ciel aurait donné à Sganarelle des talents pour guérir les maladies désespérées, mais il refuserait cette vocation, ou plutôt, possédé d'un grain de folie masochiste, ne voudrait y obéir qu'après avoir reçu des coups de bâton, remède nécessaire donc pour le guérir de sa maladie d'esprit et faire éclore son assentiment à sa vocation. Dès ce moment, nous l'avons vu, l'état de médecin est rapproché de celui de prêtre ou de dévot.

La confrontation des valets de Géronte avec le fagotier est exprimée elle aussi comme un choc de volontés : Valère et Lucas, convaincus de cette histoire merveilleuse corroborée par les réactions de Sganarelle, veulent amener ce dernier à accepter ce don dont ils croient qu'il veut le cacher⁽⁵¹⁾, tandis que lui s'obstine à affirmer être ce qu'il est sûr d'être. Les deux camps qualifient la position adverse de folie : « Voilà sa folie qui le tient », murmure Valère, « Il est fou », murmure Sganarelle. Les coups amènent Sganarelle à consentir à cet état prétendu : à retrouver la raison aux yeux de Valère, « Ah ! Voilà qui va bien, Monsieur, je suis ravi de vous voir raisonnable », et à douter de la sienne « Ouais ! Serait-ce bien moi qui me tromperais, et serais-je devenu médecin sans m'en être aperçu ? ». Cependant, la perspective de continuer à agir selon sa volonté en gagnant ce qu'il voudra le rétablit enfin dans son être véritable de fantasque profiteur de la vie, habile à se sortir des conflits par une dérobade. Consentant à l'imposture, il endosse joyeusement la tenue et l'ethos de médecin, sa véritable nature ne se signalant que par le pointu exagéré de son chapeau.

C'est dans ce deuxième acte, avec l'entrée en fonction de Sganarelle dans la maison de Géronte, que la figure du prêtre transparait le plus fortement sous celle de médecin. Avec un zèle de nouveau converti, Sganarelle cherche à son tour à propager la conversion. Si la bastonnade de Géronte ressortit uniquement à la farce, ses tentatives auprès de Jacqueline annoncent un motif dont Laurent Thirouin montre la force libertine dans *Le Malade imaginaire*⁽⁵²⁾ : celui du médecin prétendant guérir une personne bien-portante. Beralde taxe cette volonté de ridicule, dans une formule générale « Je ne vois rien de plus ridicule, dit-il à Argan, qu'un homme qui veut se mêler d'en guérir un autre », formule assez inadéquate, montre L. Thirouin, si elle

(51) « Faut-il, Monsieur, qu'[...] un homme si savant, un fameux médecin, comme vous êtes, veuille se déguiser aux yeux du monde, et tenir enterrés les beaux talents qu'il a ? »

(52) Pages 10-14. Sur la contestation du péché originel, je me permets de renvoyer aussi à mon article « "De la nature, en nous, il force les obstacles" -- Réflexion sur les enseignements de l'amour dans *L'Ecole des femmes* de Molière », *EIKOS* XX, 2022, pp. 178-181.

concerne les médecins, mais parfaitement applicable aux chrétiens qui s'efforcent de « faire le salut spirituel d'autrui » et s'emploient « à guérir ceux qui n'ont pas besoin de guérisseurs ». La maladie figure en effet l'état de déchéance physique et spirituelle de la nature humaine après le péché originel contre lequel la religion chrétienne propose le secours de la grâce « médicinale », à condition toutefois que le « malade » se reconnaisse comme tel, croit dans le remède surnaturel et prie Dieu de le lui accorder. Mais si on a « la conviction de Beralde d'une nature fondamentalement saine », la déchéance et la nécessité de faire son salut ne sont qu'un « roman », une « maladie de l'imagination » entretenue par les prêtres pour assurer leur pouvoir sur les croyants.

Or c'est Jacqueline, resplendissante illustration de la santé, que Sganarelle s'attache à soumettre, l'ayant convoitée au premier regard. Il lui propose d'abord ses services sexuels, sous le voile transparent de sa « capacité » médicale⁽⁵³⁾. Contré par Lucas, il recourt à l'autorité de Géronte et prétexte son devoir de médecin : la coloration religieuse vient peut-être du rapprochement des mots « visite » qui peut s'employer dans le domaine médical ou chrétien⁽⁵⁴⁾ et d'« office », pour lequel Furetière ne donne pas d'exemple de médecine, mais plusieurs concernant le clergé⁽⁵⁵⁾.

SGANARELLE, *en voulant toucher les tétons de la nourrice.*

Mais, comme je m'intéresse à toute votre famille, il faut que j'essaye un peu le lait de votre nourrice : et que je visite son sein.

LUCAS, *le tirant, en lui faisant faire la pirouette.*

Nanin, nanin ; je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'est l'office du médecin, de voir les tétons des nourrices.

Lucas s'opposant toujours à l'inspection de sa femme, Sganarelle le menace alors, bizarrement pour un médecin, de le rendre malade.

(53) « Tous mes remèdes, toute ma science, toute ma capacité est à votre service. »

(54) **VISITE**, se dit aussi en matière de Devotion. La *visite* des prisonniers, des pauvres malades, des Hospitaux, sont des œuvres de charité, de miséricorde.

VISITE, se dit aussi à l'égard des Médecins, quand ils sont appelés pour voir les malades.

(55) *Offices claustraux*, sont des Offices qu'on donne à des Religieux pour avoir soin de l'Infirmierie, de la Sacristie, de la Panneterie, du cellier, des aumosnes &c. [...] En Pays d'Inquisition on appelle le *St. Office*, le Tribunal de cette Justice.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je sis votre sarviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardiesse de t'opposer au médecin ? Hors de là !

LUCAS.

Je me moque de ça.

SGANARELLE, *en le regardant de travers*.

Je te donnerai la fièvre.

Outre son désir de toucher le sein et sa volonté d'influencer le chef de famille, qui rappellent l'action de Tartuffe, Sganarelle emploie dans ce passage certaines expressions ambiguës, dont l'emploi dans *Le Malade imaginaire*, mis en évidence par L. Thirouin, permet de déceler la charge religieuse. La colère et la menace de Sganarelle annoncent en effet celles que Monsieur Purgon fait éclater contre Argan auquel il réclame l'obéissance à ses prescriptions comme un devoir, s'exprimant plutôt en directeur de conscience qu'en médecin, ou encore plus précisément, celle de Monsieur Fleurant envers Béralde : « De quoi vous mêlez-vous de vous opposer aux ordonnances de la médecine, et d'empêcher Monsieur de prendre mon clystère ; vous êtes bien plaisant d'avoir cette hardiesse-là ? ». Dans notre pièce, l'opposition de Lucas à la volonté d'un médecin dont il n'est pas même le patient, est aussi assimilée à de la hardiesse, insolence, impudence dans son sens négatif : faute morale contre le devoir de soumission due à un père ou un maître selon les exemples du dictionnaire de l'Académie⁽⁵⁶⁾, ou à une personne revêtue d'une autorité supérieure comme les prêtres. La résistance de Lucas est ainsi traitée comme une impiété en médecine, un sacrilège qui mérite excommunication : « Hors de là ! » et la punition de maladie : « je te donnerai la fièvre. »

Deux dialogues abordent ensuite le thème de la santé dangereuse et la nécessité de se soigner « pour la maladie à venir ».

SGANARELLE.

Doucement, vous. Monsieur, voilà une nourrice à laquelle il faut que je fasse quelques petits remèdes.

(56) Il se prend quelquefois pour Temerité, insolence, impudence. *J'admire la hardiesse avec laquelle il a parlé à son père. il a eu la hardiesse de mettre l'espée à la main contre son maistre.* (Dictionnaire de l'Académie, 1694).

« Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre »

JACQUELINE.

Qui, moi ? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant pis, Nourrice, tant pis. Cette grande santé est à craindre : et il ne sera mauvais de vous faire quelque petite saignée amiable, de vous donner quelque petit clystère dulcifiant.

Le sens religieux s'avère nécessaire pour interpréter le discours de Sganarelle. En effet, même si l'usage de prendre des remèdes pour éviter l'irruption de maladies est attestée à cette époque⁽⁵⁷⁾, affirmer : « Cette grande santé est à craindre » serait absurde si cela concernait la seule médecine puisque, même en cas de soins préventifs, c'est la maladie potentielle qui est à craindre, et non la santé elle-même. En revanche, dans une doctrine de salut comme la religion chrétienne, plus grand est l'aveuglement sur son état de déchéance, plus grande sa croyance en sa santé, plus périlleuse est la condition d'un homme, parce que c'est le signe d'un abandon de Dieu et de l'impossibilité de demander la grâce. D'où la nécessité de prier d'avance pour obtenir la grâce de prendre conscience de l'étendue de sa maladie. L'ambivalence de l'adjectif « salulaire », reprise dans le *Malade imaginaire* avec le nom de « salut » et soulignée par Laurent Thirouin, confirme le sens religieux de cette prescription qui étonne Géronte :

GÉRONTE.

Mais, Monsieur, voilà une mode que je ne comprends point. Pourquoi s'aller faire saigner quand on n'a point de maladie ?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en est salulaire ; et comme on boit pour la soif à venir, il faut se faire aussi saigner pour la maladie à venir.

Jacqueline déclarant son indifférence, son incroyance et refusant toujours tout traitement : « Ma fi, je me moque de ça, et je ne veux point faire de mon corps une boutique d'apothicaire », Sganarelle la menace dans des termes suggérant encore qu'il s'agit plus de religion que de médecine, de soumission que de soin : « Vous êtes rétive aux remèdes ; mais nous saurons vous soumettre à la raison. » Sganarelle accuse en effet Jacqueline de refuser les remèdes, comme un prêtre accuse les impies de se rebeller contre les injonctions de la grâce divine. Or le terme

(57) Dandrey, pp. 208-209.

de « raison » – Valère félicitait déjà Sganarelle d'être « raisonnable », au premier acte – suppose une folie à dépasser et rappelle la fameuse dénonciation chrétienne de la sagesse du monde qu'on trouve par exemple sous la plume de Saint Paul : « ce qui paraît en Dieu une folie, est plus sage que *la sagesse de tous* les hommes », bientôt suivie d'une menace, comme dans la réplique de Sganarelle : « la sagesse de ce monde est une folie devant Dieu ; selon qu'il est écrit : Je surprendrai les sages par leur fausse prudence⁽⁵⁸⁾ ». Ainsi Jacqueline, parangon de sagesse humaine et de bonne santé, est-elle retournée dans le discours religieux en parangon de folie, à surprendre et à soumettre à la véritable raison, la foi chrétienne. Un indice fort que Sganarelle parle ici en prêtre est ce « nous savons » qu'il emploie soudain, bizarre dans la bouche d'un médecin travaillant seul, plus compréhensible de la part d'un homme qui appartiendrait à la communauté des prêtres, tous investis de la même mission et du même pouvoir, ou à un groupe de dévots comme la Compagnie du Saint Sacrement. Molière prend cependant soin de ne pas faire de Jacqueline une libertine rebelle à toute morale religieuse. Tout en persistant à refuser, au troisième acte, de devenir malade pour Sganarelle⁽⁵⁹⁾, elle explique ses malheurs d'épouse par une punition méritée : « Que velez-vous, Monsieur, c'est pour la pénitence de mes fautes ».

Miracle de l'amour et du théâtre

Ainsi Molière commence-t-il à mettre en place un thème et des procédés qu'il raffermira et amplifie quelques années plus tard dans *Le Malade imaginaire*. Mais l'impiété est-elle aussi déclarée dans le *Médecin malgré lui* que dans sa dernière pièce ? Au vu de la dernière transformation de Sganarelle, il me semble que non : ce médecin malgré lui finit en effet par accepter de bon gré cette profession, qu'il pratique à la fin de la journée avec autant d'habileté qu'un véritable médecin pouvait avoir. La modification progressive de ses plaisanteries sur la médecine est un indice de cette transformation : à la fin du premier acte, il la place dans sa bouteille⁽⁶⁰⁾, au second acte, il en fait une capacité devant Jacqueline⁽⁶¹⁾, une science dans sa

(58) I Corinthiens, 3, 19.

(59) SGANARELLE.

Devenez malade, Nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moi. J'aurais toutes les joies du monde, de vous guérir.

JACQUELINE.

Je sis votte sarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me guérisse pas. (III, 3).

(60) SGANARELLE, *présentant sa bouteille à Valère*.

Tenez cela, vous : voilà où je mets mes juleps.

(61) Charmante Nourrice, ma médecine est la très humble esclave de votre nourricerie. (II, 2)

tête devant Géronte⁽⁶²⁾, sa vie dans sa promesse à Léandre⁽⁶³⁾, et, au troisième acte, après qu'il a échappé à la pendoison, il la déclare son être même⁽⁶⁴⁾. En outre, lui qui, lors de sa première consultation, s'embrouillait tellement dans le langage et la science médicale, se met à les manier avec une telle aisance, quand Thibaut et Perrin le consultent, au troisième acte, qu'il est capable de rétablir sans se tromper le diagnostic sur l'hydropisie et d'énoncer correctement les ingrédients principaux d'un remède de son époque. Le sujet de discussion qu'il choisit pour détourner l'attention de Géronte est courant dans les farces, mais aussi réellement traité par les médecins de l'époque⁽⁶⁵⁾. Il est même capable de parodier le langage médical dans un plaisanterie de carabin, qui réfère, selon Patrick Dandrey⁽⁶⁶⁾, à la doctrine aristotélicienne des superfluités : « Je m'étais amusé dans votre cour, à expulser le superflu de la boisson » (III, 6), répond-il à Géronte qui le cherchait.

D'où et quand a pu lui venir ce nouvel être, si opposé à sa première nature qu'un chercheur comme Patrick Dandrey a pu y voir une incohérence⁽⁶⁷⁾ ? Quelle grâce a pu le toucher pour obtenir un tel changement ? Sganarelle semble avoir eu le cœur touché par le récit que lui a fait Léandre de son amour partagé pour Lucinde : « Allons, Monsieur, vous m'avez donné pour votre amour, une tendresse qui n'est pas concevable ». La sincérité et la confiance que lui montre le jeune homme déclenchent chez le faux médecin le désir d'un aveu sincère de son ignorance, de sa réputation usurpée et de sa volonté d'embrasser définitivement cet état : « Vous êtes honnête homme : et je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moi. (...) je suis d'avis de m'en tenir, toute ma vie, à la médecine. » Ouverture et tendresse, conversion de la volonté : voilà qui ressemble beaucoup à l'action de la grâce divine qui attendrit les cœurs endurcis. Notons que les raisons de Sganarelle pour choisir d'être médecin –

(62) SGANARELLE.

Je l'attends, Monsieur, avec toute la médecine.

GÉRONTE.

Où est-elle ?

SGANARELLE, *se touchant le front*.

Là dedans.

(63) et j'y perdrai toute ma médecine, ou la malade crèvera, ou bien elle sera à vous. (II, 5). / J'y perdrai la vie ou...

(64) La médecine l'a échappé belle ! / Je l'ai échappé belle !

(65) Dandrey, pp. 196-197.

(66) Ibidem.

(67) Dandrey évoque une action constituée de scènes juxtaposées couverte d'un léger vernis de vraisemblance, qui n'empêche pas le caractère invraisemblable et artificiel du dénouement. (pp. 161-166).

l'impossibilité de mesurer le succès ou l'échec du travail – convient également aux prêtres, puisque, si aucun mort ne revient jamais « se plaindre du médecin qui l'a tué », aucun non plus ne peut revenir se plaindre d'un prêtre qui n'aurait pu l'empêcher d'aller en Enfer. Même si ces raisons sont encore loin d'être désintéressées, la suite montre combien ce médecin par volonté est changé : il est désormais capable d'agir par affection pour autrui, en prenant même un grave risque⁽⁶⁸⁾, puisque, dans une virtuose tirade prétendument médicale, il prescrit à Léandre et Lucinde de fuir dans l'urgence une situation qui semble sans possibilité d'heureuse issue, se rendant ainsi complice d'un rapt. Cet habit et ce langage, ce rôle, qu'il avait pris par force, ainsi que l'amour de deux jeunes gens l'ont bel et bien transformé en ce médecin des causes désespérées que Martine avait décrit.

Ce nouveau statut lui fait cependant perdre sa superbe et son ancienne habilité à se sortir lui-même des embarras. Tandis que Jésus s'en remet à la volonté de son père et meurt pour ressusciter miraculeusement trois jours plus tard, Sganarelle, lui, avoue piteusement son impuissance : « Que veux-tu que j'y fasse » et se propose au bâton. Finis les pouvoirs accordés par le Ciel. Sganarelle n'est qu'un homme faible qui s'avoue comme tel et se désole de sa mort prochaine quand, coup de théâtre, il est sauvé par le retour de Léandre et Lucinde qu'il avait sauvé du malheur. Non par la grâce du Ciel, mais par celle du dramaturge, force transcendante de la scène, et par la toute-puissance des règles du genre comique qui n'admet qu'une fin heureuse. Tout est bien qui finit bien pour GÉronte, débarrassé de sa fille encombrante sans avoir dû changer d'avis, pour les amoureux et pour Sganarelle élevé à une dignité qui l'intègre à la société sans lui faire trop perdre d'indépendance – dignité de médecin ou de prêtre : l'ambiguïté revient dans une dernière pirouette langagière : « la colère d'un médecin est plus à craindre qu'on ne peut croire ». Moins heureuse est Martine, qui voit sa vengeance se retourner contre elle et lui faire perdre la supériorité dont elle se targuait sur son mari, mais le bel effet de son stratagème lui évite les coups de bâton punitifs et lui permet de prévoir un avenir dépourvu de soucis financiers. Ainsi disparaissent les motifs de mélancolie qui troublaient l'harmonie de la petite société des personnages et apparaît au grand jour un topos de la littérature burlesque, qui avait surgi par bribes dans la pièce : celui du rire médecin, qu'il soit bouffon, ou goguenard : « Palsanguenne ! s'exclame Lucas, Velà un médecin qui me plaît ; je pense qu'il réussira ; car il est bouffon. » (I, 5) ; « lorsque le médecin fait rire le malade, déclare Sganarelle, c'est le meilleur signe du monde » (II, 4).

(68) Ce crime était puni de mort par la loi. Dandrey, pp. 165-166.

Ainsi, par des jeux constants sur les ambiguïtés du langage, des déplacements de sens et des références transparentes à des expressions proverbiales, Molière imprime constamment le filigrane religieux sous les médecins, les remèdes et la médecine qu'il satirise. Son rire touche en passant des questions fondamentales comme le besoin de croire et d'observer des rites dont profitent médecine et religion pour imposer leur autorité et empêcher toute remise en cause, l'intrusion abusive au sein des consciences et des familles, et l'emploi de la force pour imposer à autrui la vie qu'on lui choisit. Mais la critique de la religion est beaucoup moins radicale que dans *Le Malade imaginaire* : en de multiples endroits, on est incité à percevoir la religion sous le masque de la médecine sans toutefois que cette lecture allégorique soit nécessaire à la cohérence d'ensemble de la pièce : il s'agit plutôt de montrer le mécanisme et la puissance de la croyance. *Le Médecin malgré lui* est aussi une comédie beaucoup moins noire : dépourvue d'hypocrite aussi méchant et manœuvrier que Béline ou de crédule aussi pathétique qu'Argan, animée par la vitalité fantasque de Sganarelle, égayée par le langage et le bon sens vigoureux de Jacqueline, elle se termine dans l'euphorie par le retour à une harmonie presque parfaite.

Efficace contre la mélancolie, maladie du corps et du cœur, le rire engendré par ce *Médecin* est lui-même médecin et restaure chaque soir, quasi miraculeusement, les spectateurs dans leur intégrité naturelle. C'est du moins ce que laisse entendre le gazetier Robinet :

Il n'est nuls maux en la Nature
Dont il ne fasse ainsi la Cure.
Je vous cautionne, du moins,
Et j'en produirais des Témoins,
Je le proteste, infini nombre,
Que le Chagrin, tout le plus sombre
Et dans le cœur plus retranché,
En est à l'instant déniché⁽⁶⁹⁾.

(69) Robinet, Lettre en vers à Madame du 15 août 1666, dans *Lettres en vers de La Gravette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et autres (1665-1689)*, Paris, D. Morgand et C. Fatout éditeurs, 1881, p. 182. Disponible sur l'internet à cette adresse : [Lettres en vers de La Gravette de Mayolas, Robinet, Boursault, Perdou de Subligny, Laurent et autres \(1665-1689\) : Rothschild, Nathan James Edouard, baron de, 1844-1881 : Free Download, Borrow, and Streaming : Internet Archive](#).